



ANNIE MORIN

16

KM

UN MONDE LES SÉPARE. ET POURTANT...

LA BAGNOLE

ANNIE MORIN

16 km

LA BAGNOLE

VICTORIA

1

La banquette

Quand j'ai aperçu les phares de l'autobus au bout du rang, j'ai reculé de deux pas, baissé les paupières et rempli lentement mes poumons d'air matinal. Ça ne sentait pas la sérénité, comme je l'espérais, mais un mélange de foin séché et de fumier, gracieuseté de mes poules et du poney du voisin.

J'ai expiré comme un yogi pour garder ma contenance.

Au chant de mon coq hyperactif, j'ai plissé les yeux. Mon nouveau bus, numéro 103, s'est arrêté au même moment devant ma boîte aux lettres.

Les deux battants de la porte se sont ouverts dans un grincement métallique, et mon regard a été capté par le jean fleuri de la chauffeuse. Avant de remonter jusqu'à ses cheveux d'un roux presque rouge, j'avais vu les six autres couleurs de l'arc-en-ciel et assez de motifs textiles pour garnir les pages d'une revue de décoration hippie.

— Bienvenue dans le 103, ma jolie. Je m'appelle Jocelyne. On va vivre une belle année ensemble !

Je ne demandais qu'à la croire, Jocelyne, mais je doutais déjà de son jugement. « Ma jolie » ? Elle avait bien dit « ma jolie » ? Je sortais d'une bataille éprouvante avec le peigne, déclaré vainqueur par K. O. Et ce vilain bouton qui pointait sur ma joue

gauche... La douleur ne mentait pas, il aurait l'air d'une tomate dans quelques heures.

Jocelyne aurait pu avoir sa carte de devin estampillée par Nostradamus lui-même que je n'y aurais pas prêté attention de toute façon. Je naviguais entre découragement et mauvaise foi depuis deux semaines.

La pénible nouvelle de mon changement de bus m'avait été communiquée dans une lettre banale. Le signataire, le dictateur du transport scolaire, ne prenait même pas la peine de s'excuser et exigeait même que je sois six minutes plus tôt au bord du chemin pour «assurer le respect de l'horaire et des autres passagers».

J'ai fait le calcul : 6 minutes par jour d'école, ça fait un total de 1080 minutes ou de 18 heures dans l'année, donc au moins 6 soirées ou grasses matinées arrachées à une adolescente de 15 ans en pleine croissance. Alors que les pédiatres passent leur temps à se plaindre que les jeunes d'aujourd'hui manquent de temps créatif et de sommeil réparateur, je considérais que c'était une conduite abusive.

Bien sûr, je ne pouvais pas compter sur mes parents pour prendre ma défense. «Il y a un numéro de téléphone au bas de la lettre, tu peux appeler pour te plaindre si c'est important pour toi,

Victoria.» C'est ce qu'avait répété inlassablement ma mère chaque fois que j'avais abordé le sujet avec elle, c'est-à-dire tous les jours depuis la réception de la lettre.

«Tu peux appeler, Victoria, gna-gna-gna», c'est son truc pour me responsabiliser. Je l'ai lu dans son livre moralisateur sur le développement des ados.

J'ai tenté plus subtilement d'attendrir mon père, mais il s'est avéré plus coriace qu'un steak de gibier trop cuit. «C'est rien qu'un autobus, Vicky, on te demande pas de changer d'école», a-t-il laissé tomber avant la fin du premier quart de mon argumentaire.

J'ai sorti ce que je considérais comme un argument massue, mais qui sonnait davantage comme un cri du cœur : «Isabelle est dans l'autre bus!»

Un interlocuteur le moindrement empathique aurait prêté attention au sous-texte écrit en tout petits caractères dans mon inconscient : «Je connais personne dans le bus 103 et j'ai zéro compétence sociale. Le hamster dans ma tête va courir des ultramarathons si je peux pas ventiler avec ma meilleure amie matin et soir dans le bus.»

Mon père n'a évidemment rien compris. «Tu vas la voir à l'école, Isabelle. Vous êtes toujours ensemble de toute façon.» Fin de la discussion.

Nouveau triomphe de l'insouciance parentale sur le bien-être adolescent.

Je n'allais pas trouver réconfort du côté de mon frère Henri. À 11 ans, il ne pense qu'au soccer et à ses jeux vidéo. Quand un de nos parents me fait la leçon, par contre, il a toujours l'oreille attentive et il hoche la tête en signe d'approbation, comme si le titre d'enfant du mois était en jeu. Moi, à son âge, je connaissais déjà la définition du mot «solidarité».

C'est donc à contrecœur que je suis montée dans ce satané bus 103 en ce banal jeudi de la fin du mois d'août. En haut des trois marches menant à mon nouvel enfer, je n'ai pas pris la peine de scruter l'horizon. Trop pressée de disparaître, je me suis précipitée vers le troisième banc derrière la chauffeuse. Mauvaise stratégie.

Pourtant, j'avais l'embarras du choix en matière de cuirette brune. Il n'y avait que le grand Tessier et son demi-frère, que je côtoie depuis l'école primaire, dans le dernier banc en arrière. Personne d'autre.

— Hello, Vic! Qu'est-ce que tu fais? Viens avec nous. C'est ici que ça va se passer, m'a lancé Luc, le plus vieux des deux.

Je ne voulais pas être là où ça se passe, je voulais qu'on me laisse tranquille. En pareille circonstance,

ma grand-mère aurait dit « sans façon », équivalent poli de « foutez-moi la paix ». J'ai été plus diplomatique, fidèle à mes bonnes habitudes.

— Ça va, Luc, merci, ai-je répondu avant de me blottir contre la fenêtre.

Sur le coup, je me suis félicitée de mon repli défensif dans la mesure où, les jambes molles, j'aurais très bien pu trébucher dans l'allée et m'édenter. Mais il a suffi d'un arrêt au bout du rang, où ont embarqué les trois Provencher avec leurs yeux foux, pour que je me rende compte que c'était une gaffe monumentale.

Après avoir salué Jocelyne ou plutôt subi ses salutations, absolument tous les élèves qui entraient dans l'autobus posaient leur regard sur moi. Non pas parce qu'ils s'intéressaient à moi, mais parce que j'étais directement dans leur champ de vision.

Je n'aidais pas ma cause. Immensément stressée et malheureusement trop curieuse, je fixais les nouveaux venus les uns après les autres. Si bien que j'ai dû faire au moins une douzaine de contacts visuels non désirés avant qu'on ait parcouru la moitié du trajet entre chez moi et les limites de mon village, l'un des plus beaux et des plus ennuyeux du Québec.

J'avais pourtant une échappatoire à portée de main : je traîne toujours mon vieux dictionnaire latin-français de poche dans mon sac à dos. J'aurais pu en profiter pour apprendre de nouvelles expressions pour faire rigoler Isabelle. « *Cave canem* » – « prends garde aux chiens » – ou « *amor fati* » – « aime ta destinée » – aurait été d'une grande pertinence en cette rentrée scolaire. Mais, contrairement à mon habitude, il ne m'est pas venu à l'idée de me réfugier derrière des mots aussi élégants qu'inutiles.

Quand les haies de cèdres ont commencé à rapetisser et les maisons à s'empiler à l'entrée de la vraie ville où se trouve mon école secondaire, j'ai aperçu par la fenêtre un amoncellement de sacs à dos au prochain arrêt. C'en était trop.

Préférant éviter de me faire dévisager huit fois de suite, j'ai placé mes écouteurs dans mes oreilles sans prendre le temps de les brancher à mon vieil iPod, bien au frais dans ma boîte à lunch. Ensuite, j'ai plongé au fond de mon banc et feint de lacer mes Converse sans lacets.

Quand j'ai estimé que le danger était passé, je me suis relevée brusquement. J'avais évidemment mal calculé. Dans mes yeux fuyants, des yeux gris mais lumineux ont atterri par accident.

Il m'a fallu deux ou trois secondes pour me décrocher de ce regard pénétrant et élargir le focus afin de jauger son propriétaire. Mon trouble naissant s'est accentué encore davantage.

C'était Adam Côté, le cycliste compulsif, avec au moins dix centimètres de plus que l'an dernier, mais toujours le même look sportif doublé d'un je-ne-sais-quoi d'énigmatique. Lui, le secondaire 5 habitué des podiums, me regardait, moi, la secondaire 4 amoureuse du latin et de bien d'autres langues anciennes.

Je n'en ai pas tiré de plaisir, loin de là, plutôt de l'embarras au cube. En latin, j'aurais crié : « *Ego volo evanesce!* » (Je veux disparaître !) Mais j'étais bien là et mes cheveux s'étaient invités dans ma bouche au point que j'en avais le cœur qui levait. En tentant de remettre la mèche rebelle derrière mon oreille, j'ai accroché mes écouteurs qui ont fait un vol plané et atterri sur le siège devant moi. C'était évident qu'ils n'étaient pas branchés. Le fil pendait sur le dossier pour le rappeler aux témoins de la scène. Je me sentais comme une voleuse de bonbons prise la main dans le sac.

Au lieu de poursuivre son chemin, Adam s'est penché prestement pour ramasser mes écouteurs. J'ai d'abord pensé qu'il allait les lancer au loin, aux

Tessier, que j'entendais rigoler en arrière. Mais il n'en a rien fait, merci. Puis il a eu l'air de chercher le téléphone qui devait logiquement aller au bout. J'ai eu le réflexe de ramener ma boîte à lunch contre moi pour m'assurer que mon préhistorique iPod était bien caché.

Adam a observé la scène quelques longues millisecondes, puis il s'est enfin résigné. Il a tendu délicatement la main, attendu que j'ouvre la mienne, et y a déposé mes boutons d'oreilles, comme s'il s'agissait de boutons de roses, en disant :

— Tiens.

«Tiens» comme dans «prends-les» ou «tiens» comme dans «tiens bon»? Je ne saurais dire, mais c'était suffisant pour que je rougisse jusqu'aux oreilles et que je me recroqueville sans prendre le temps de dire merci. J'ai avalé un peu d'air et je suis repartie en apnée au fond de mon banc, fouillant d'une main dans le bordel de mon sac pour sortir mon dictionnaire, ma béquille psychologique.

Adam a dû poursuivre son chemin vers l'arrière du bus. Je l'ai déduit au son des «*yo, man*» et «*cool, man*» qui parvenaient jusqu'à moi. Je ne me suis pas retournée pour vérifier.

ADAM

2

La chute

J'ai toujours vécu la rentrée scolaire comme une déchirante séance d'adieux. Adieux aux grasses matinées. Adieux aux escapades avec mes amis de la rue Laverdière. Adieux à mes vélos adorés, qui pourrissent dans le garage au lieu d'avalier les kilomètres.

Chaque année, ma mère dit que je dramatisse. Qu'à part quelques heures de sommeil, qu'elle juge superflues, je vais faire encore tout ce que j'aime le soir et la fin de semaine. Mais ce n'est pas assez !

Cette rentrée ne faisait pas exception. Alors que je me dirigeais vers l'arrêt de bus, j'avais l'impression d'avoir un piano sur le cœur. Sans trop savoir si j'allais me faire du mal ou du bien, j'ai décidé de faire un détour pour admirer mon nouveau véhicule de course.

Quel miracle d'ingénierie et de beauté ! Un cadre en titane aux formes étudiées, un dérailleur italien digne d'une Ferrari, une peinture jaune soleil, couleur de l'idéalisme et du maillot des plus grands champions.

Mais, comme pour me rappeler que rien n'est parfait, un petit cerne blanc me narguait sur le côté droit du siège. Je me suis étiré pour passer mon index dessus, mais il ne disparaissait pas. J'ai enduit mon pouce de salive et j'ai frotté vigoureusement,

comme le faisait jadis ma mère quand j'avais du ketchup séché sur le bord de la bouche.

J'ai dû appuyer un peu trop fort, car mon beau vélo flambant neuf s'est renversé sur mon vélo à vendre, qui a accroché à son tour mon vélo de montagne avant d'emporter dans sa chute les trois autres bécanes que je conserve par nostalgie.

J'ai relevé les cadres un à un en maugréant contre l'école et mes parents qui m'obligeaient à prendre le transport collectif pour m'y rendre, au lieu de pédaler.

Le temps de tout remettre en ordre, je risquais de manquer mon bus. J'ai couru pour atteindre le coin de la rue Laverdière. Le 103 était déjà à l'arrêt et mes voisins faisaient sagement la file pour y entrer. J'ai fermé le convoi, sourd et muet malgré l'agitation ambiante, résistant à l'envie de rebrousser chemin.

Je n'avais pas mis le pied sur la première marche que Jocelyne déversait sa bonne humeur sur moi.

— Mon beau Adam! As-tu passé un bel été? As-tu gagné tes courses? Est-ce que tes parents vont bien?

Malgré les bonnes intentions, il y avait trop de questions pour mon esprit encore en vacances. J'ai répondu un seul «oui» accompagné d'un grand

sourire, puis je me suis engagé dans l'allée, seule échappatoire possible à l'interrogatoire.

À ma droite, une nouvelle passagère a attiré mon attention. Ses yeux inquiets, mais vifs, m'ont frappé en premier. Des yeux noisette dignes des grands espaces, des yeux pour se perdre puis retrouver son chemin. Quand son téléphone lui a glissé des mains comme un savon, je n'ai fait ni une, ni deux, j'ai repêché ses écouteurs échoués sur la banquette brune, puis je me suis mis en quête du téléphone, introuvable.

J'aurais voulu l'aider davantage, mais déjà je sentais la pression des regards adolescents, prompts à échafauder un potin sur la moindre maladresse. Je lui ai donc bêtement remis ses écouteurs en ne trouvant rien de mieux à dire que « tiens ».

Ça devait sonner comme « organise-toi », car elle s'est refermée comme une huître.

J'ai poursuivi mon chemin vers l'arrière du bus. J'avais le sentiment d'une mission inachevée, comme une compétition annulée à cause du tonnerre.

Noah a eu tôt fait de me ramener sur terre. À genoux sur le banc qui donne sur la sortie de secours – qu'il appelle « le banc des héros », convaincu qu'un jour nous sauverons nos camarades d'une mort

certaine en actionnant la poignée rouge après une embardée –, il pointait de ses deux index la place à ses côtés. Comme si j'allais m'asseoir ailleurs.

Noah Perron, c'est autant mon ami que mon compétiteur. Nous pédalons ensemble depuis l'âge de 10 ans et nous sommes inscrits au même programme sport-études en vélo de route. C'est lui la superstar du club cycliste. Il est monté sur le podium bien plus souvent que moi, surtout ces dernières années, alors qu'il prenait en muscles ce que je gagnais en centimètres.

Blond, corps sculpté, perpétuel sourire en coin, sens de la répartie digne d'un humoriste, Noah a tout pour lui. Pas étonnant qu'il soit l'éternel représentant de notre classe au comité étudiant et que tous le voient président de l'école cette année.

Loin d'être jaloux, je me sens privilégié d'être proche de Noah. Il est ma porte ouverte sur le monde, mon incitation à me dépasser.

— C'est qui, la fille ?

Sa première question n'aurait pas dû me surprendre. Noah passe son temps à dire qu'il n'est pas intéressé par les filles, mais il les évalue et les catégorise toutes. Il a élaboré un système de points sur le charme féminin comprenant tellement de variables qu'il est le seul à s'y retrouver.

SEIZE KILOMÈTRES, C'EST LA DISTANCE ENTRE VICTORIA ET ADAM.

Elle se passionne pour les langues anciennes et préfère

les livres aux humains. Il est une vedette du programme

sport-études, espoir local du vélo. Dans l'autobus entre

leurs domiciles et l'école, leurs destins se croisent.

Et contre toute attente, les antipodes se rapprochent.



ISBN 978-2-89714-993-2

